



POUR UNE PHILOSOPHIE DE L'ÉMIGRATION

L'être humain est conditionné. On peut classer les choses qui le conditionnent. Par exemple, dans la classe des choses naturelles et des choses fabriquées. On peut donc dire alors que l'être humain est conditionné par la nature et par la culture dans lesquelles il se trouve. Être conditionné veut dire être environné de choses qui dirigent le mouvement du conditionné dans des voies spécifiques. L'être humain est conditionné, parce que son mouvement est dirigé dans des voies spécifiques par les choses, naturelles et culturelles, qui l'environnent. La condition est une explication du conditionné, parce qu'on voit, à partir de la condition, les voies vers lesquelles la condition sera dirigée et donc on prévoit le mouvement. L'être humain est explicable à partir de sa condition, naturelle et culturelle.

L'être humain n'est pas entièrement conditionné. Il y a dans son environnement un endroit où il n'y a pas de choses. Depuis cet endroit, il peut avoir une vue d'ensemble de son environnement. Si cet endroit n'existait pas, les lignes qui précèdent n'auraient pas pu être écrites. Cet endroit, libre de toute chose, on peut le nommer ironique. Quand l'être humain s'installe dans l'ironie, il peut avoir une vue d'ensemble de sa condition. Le mouvement par lequel l'être humain entre dans l'ironie et sort de l'ironie, on ne peut le prévoir à partir de la condition de l'être humain. L'être humain n'est pas entièrement explicable à partir de sa condition.

Le mouvement qui fait entrer dans l'ironie est un emportement¹. Par ce mouvement, l'être humain s'emporte hors de sa condition. Le mouvement qui fait sortir de l'ironie est un engagement. Par ce mouvement, l'être humain retourne à sa condition pour la transformer. Les deux mouvements s'appellent la liberté. L'être humain est libre parce qu'il peut s'arracher à sa condition et la transformer par un mouvement d'emportement imprévisible et inexplicable. Grâce à cette possibilité, il est virtuellement libre et, s'il l'accomplit, il est effectivement libre.

La possibilité du mouvement qui fait entrer dans l'ironie et de celui qui en fait sortir distingue l'être humain des choses qui sont dans son environnement. Cette possibilité est sa dignité. Toute explication de l'être humain, qu'elle parte de sa condition naturelle ou de sa condition culturelle, est une négation de sa dignité. Une explication de l'être humain à partir de sa nature nie davantage sa dignité qu'une explication à partir de sa culture, parce qu'elle montre l'absurdité de l'emportement. M'emporter contre ma condition de mammifère est plus absurde que de m'emporter contre ma condition de

PAGE PRÉCÉDENTE

Minerva Cuevas, *Crossing of the Rio Bravo*, 2010.

Documentation d'une performance réalisée à la frontière entre le Mexique et les États-Unis.

Œuvre commandée par le centre d'art Ballroom Marfa (Texas) pour l'exposition "In Lieu of Unity", 2010. La même documentation a été montrée dans l'exposition "Resisting the Present.

Mexico 2000-2012", musée d'Art moderne de la Ville de Paris / Museo Amparo, Puebla, 2011-2012.

1. Vilém Flusser, dans ce texte comme dans le suivant, présente mais surtout développe sa réflexion en prenant appui sur les ressources étymologiques de la langue allemande. Ainsi, le mot *Empörung* est un substantif formé à partir d'*empor* (particule et adverbe), "vers le haut", qui désigne, en composition avec des verbes, un mouvement d'élévation ou de libération ; *Empörung* n'a conservé en allemand que le sens d'indignation ou de révolte. Flusser choisit ici de restituer à ce mot son sens étymologique et de lui faire dire à la fois l'indignation et la libération. Le seul mot français où, mais au prix là aussi d'une certaine violence faite au lecteur, coïncident un sens moral (indignation et libération) et un sens physique de mouvement, est le mot "emportement". (N. D. T.)





citoyen. Certes, je suis l'un et l'autre, mammifère et citoyen, sans qu'on ne m'ait jamais demandé si je voulais l'être. L'un et l'autre, donc, nient ma dignité. Mais il est plus prometteur que je m'emporte contre mon statut de citoyen que contre mon statut de mammifère, car je peux davantage transformer le premier. C'est pourquoi les explications de l'être humain de type fasciste nient davantage la dignité de ce dernier que les explications de type socialiste. Il est vrai que l'une et l'autre sont de fausses explications de l'être humain parce qu'elles répriment ce qu'il y a d'inexplicable en lui (sa dignité).

Je peux également nommer le mouvement par lequel l'être humain s'emporte dans l'ironie : émigration ; et je peux également nommer le mouvement inverse, par lequel il sort de l'ironie (l'engagement) : immigration. Avec cette nouvelle nomenclature, je déplace un peu le problème. Et à vrai dire, d'une double manière : dans mon emportement, j'émigre d'une condition pour immigrer dans une autre ; et mon émigration n'est pas seulement un emportement, mais aussi une fuite. Examinons ce déplacement.

Je peux changer ma condition en l'échangeant. L'échange lui aussi est un changement car la condition que j'ai laissée change du fait que je l'ai laissée, et la condition où je suis entré change du fait que j'y suis entré. Mais c'est un type de changement qui s'opère dans une autre tonalité d'humeur que le retour à la condition d'origine – à savoir l'humeur de la fuite. C'est par la fuite que je mets fin à la première condition, et je me sauve dans la seconde. Est-ce encore un emportement et un engagement au vrai sens de ces mots ? Est-il encore permis ici de parler de liberté ? L'être humain serait-il libre parce qu'il peut fuir ? Je crois que cette question peut recevoir une réponse structurelle. Quand je laisse la première condition pour entrer dans la seconde en restant sur le même plan, je suis un fugitif. Je ne me suis pas emporté et je ne me suis pas engagé, je me suis au contraire fait chasser. Il n'y a aucune dignité attachée à ce mouvement prévisible qui est le mien. Mais si je laisse cette condition pour entrer dans l'ironie et qu'à partir de l'ironie, je rejoins la seconde condition, alors je me suis emporté et engagé et ma décision était digne.

La distinction théorique entre fuite et émigration véritable, et entre salut et immigration véritable est relativement simple. Dans la pratique, toute émigration est affectée d'un élément de fuite, toute immigration d'un élément de salut. Inversement, toute fuite a quelque chose d'une émigration, même si le salut n'a pas toujours quelque chose à voir avec l'immigration. Mais il y a pourtant des symptômes qui nous aident, dans la pratique, à faire cette distinction.





Qu'est-ce qui différencie l'émigrant du fugitif ? Le fugitif est, positivement et négativement, prisonnier de la condition qu'il a laissée. Il la traîne avec lui dans la migration, en éprouvant sans doute un mélange de ressentiment et d'amour. L'émigrant s'est détaché et élevé au-dessus de la condition qu'il a laissée. Dans l'emportement qui est le sien, il peut détacher ce qu'il veut de la condition qu'il a laissée, et rejeter le reste. Qu'est-ce qui différencie l'immigrant du fugitif ? Le fugitif, enkysté comme il est dans la condition qu'il a laissée, est fermé à la nouvelle. Il n'a rien à lui donner, ni rien à lui prendre. L'émigrant est partiellement ouvert à la nouvelle condition, c'est-à-dire aux endroits où il a ironiquement rejeté la condition qu'il a laissée. À ces endroits, il peut assimiler la nouvelle condition et il peut s'assimiler à la nouvelle condition. Et il peut, aux endroits où il a, consciemment, conservé son ancienne condition, agir sur la nouvelle condition en la changeant.

Il y a aussi les émigrations que l'on nomme intérieures. Celui qui écrit ne les a pas connues par lui-même et il ne peut pas les apprécier. Il est (il espère l'être) un émigrant qui laisse l'Europe et un immigrant qui va au Brésil. Il ne doit pas être nié que la structure des conditions, celle qu'on laisse et celle où l'on entre, a une influence sur l'émigration et sur l'immigration. L'être humain est tout de même bien, justement, un être partiellement conditionné. La structure de la condition européenne est telle qu'il est plus facile à l'émigrant, une fois sa décision prise, de s'en emporter. La structure de la condition brésilienne est telle qu'elle rend plus facile à l'immigrant, une fois sa décision prise, de s'y engager. Malgré cela, la décision est toujours difficile, car l'être humain reste pris dans les fils de la condition. Il est toujours plus facile d'être un fugitif et de déguiser la fuite derrière le voile du concept de fidélité. La véritable fidélité est un engagement dans ce qu'on a librement élu. Le concept de fidélité n'est donc pas séparable de celui de liberté. La fidélité du fugitif est une fausse fidélité. Est fidèle à la condition européenne au Brésil, non pas celui qui la conserve comme un esclave, mais celui, au contraire, qui tente d'incorporer des parties du Brésil dans cette condition, même si la source de cette tentative est un engagement dans le Brésil, et non dans l'Europe.

Admettons-le, une philosophie de l'émigration reste encore à écrire. Ses catégories sont encore nébuleuses et floues. Mais il faudrait qu'elle soit écrite. Car elle aurait une signification pour l'émigration, non seulement effective, mais encore virtuelle. L'une de ses tâches serait de distinguer, avec la plus grande netteté, l'émigration de la fuite. Et cela, au cœur d'une situation où se manifestent de nombreux éléments fugitifs.

